

HOMÉLIE 30

«Comme notre corps, quoiqu'il soit un, a cependant plusieurs membres, comme aussi tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps, il en est de même du Christ.»

1. Paul les avait consolés en leur enseignant, et que le don est une pure grâce, et que tout provient d'un seul et même Esprit, et que leur bien en résultait, et que l'infériorité n'empêchait pas la manifestation; il leur avait ensuite fermé la bouche par la soumission qu'on doit à l'autorité de l'Esprit saint : «Toutes ces choses, c'est un seul et même Esprit qui les opère, faisant à chacun la part qu'il veut;» ce qui nous interdit toute recherche. Maintenant il les console encore par un exemple à la portée de tous, et qu'il puise dans la nature, comme on le voit souvent dans ses écrits. Quand il parlait sur la manière dont les hommes et les femmes doivent porter les cheveux, il complétait ainsi sa leçon : «Est-ce que la nature elle-même ne vous apprend pas que de longs cheveux sont une honte pour l'homme, tandis qu'ils sont un honneur pour la femme ?» (1 Cor 11,14-15) Parlant des viandes offertes aux idoles et défendant d'y toucher, il empruntait un exemple aux usages des étrangers, il mêlait à son discours le souvenir des jeux olympiques : «Tous ceux qui descendent dans le stade courent à la vérité; mais un seul reçoit la palme.» (I Cor 9,24) Il établit la même vérité par l'exemple des pasteurs, des soldats, et des agriculteurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il nous présente encore ici une image familière, par laquelle il s'efforce de nous démontrer qu'il n'y a pas d'infériorité réelle, chose étonnante et paradoxale même au premier abord, chose difficile à prouver, et bien capable cependant de relever les humbles; je parle de ce qui regarde le corps humain. Celui dont l'âme est faible et qui d'ailleurs est moins bien partagé, ne trouve pas de plus grande consolation qu'à pouvoir penser que son infériorité est seulement apparente. Voilà ce que l'Apôtre veut prouver quand il parle de la sorte : «Comme notre corps, quoiqu'il soit un, a cependant plusieurs membres.» Quelle précision et quelle profondeur ! La même chose est donc une et multiple.

Paul continue, développant davantage sa pensée :«Comme aussi tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps.» Il n'a pas dit simplement qu'ils dépendent d'un seul corps, mais bien qu'ils le forment et le constituent, que le nombre se rencontre avec l'unité. Or, si plusieurs sont un, et réciproquement, où voyez-vous la différence ? où la supériorité ? où l'infériorité ? «Tous sont un,» a dit l'Apôtre et non d'une manière quelconque, mais dans un sens exact, en tant qu'ils sont un corps, tous se trouvent être la même chose. Quand on les examine en détail, alors paraît la différence et la différence paraît également en tous. Aucun ne saurait par lui-même former un corps, ils sont tous frappés de la même impuissance; le corps résulte de leur combinaison : il existe dans son unité, quand plusieurs choses n'en font plus qu'une. C'est ce que l'Apôtre exprime ainsi : «Tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, forment un seul corps.» Il ne parle pas là de leur inégalité, mais seulement de leur nombre, de ce qui est commun à tous. – Et comment peut exister cette unité ? – Vous la verrez en faisant abstraction de la différence des membres, pour examiner l'ensemble du corps. Ce qu'est l'œil, le pied l'est aussi, considéré comme membre et comme formant le tout; sans ce rapport aucune différence. Impossible de prétendre que tel membre forme séparément le corps, et non tel autre; tous sont égaux à cet égard, puisque tous sont un même corps.

Après cette exposition si claire, et confirmée par le sentiment commun, Paul ajoute : «Il en est de même du Christ.» Il semblait devoir dire : il en est de même de l'Eglise; c'est ce qu'appelait la suite des idées. Tel n'est pas son langage; à l'Eglise, il substitue le Christ, s'élevant à de plus hautes pensées, confondant mieux son auditeur. Voici le sens de cette parole : Il en est de même du corps de Jésus Christ, qui n'est autre que l'Eglise. De même que la tête et le corps constituent un seul homme, de même le Christ et l'Eglise forment un seul tout. Voilà pourquoi le nom du Christ a la place de celui de l'Eglise; par ce nom il désigne le corps entier. Comme notre corps est un, bien qu'il se compose de plusieurs parties diverses, ainsi nous sommes tous un dans l'Eglise. Elle se compose d'un grand nombre de membres, elle aussi; mais tous ses membres forment un seul corps. Quand l'Apôtre a ranimé par cet exemple et relevé les âmes qui semblent amoindries, il sort de ces images sensibles, pour aborder un sujet spirituel, qui sera la source d'une plus grande consolation et fera mieux ressortir l'égalité d'honneur. Comment s'exprime-t-il ? «Car nous avons tous été baptisés dans le même Esprit, pour n'être qu'un seul corps, Juifs ou Gentils, esclaves ou libres.» Cela revient à dire : C'est le même Esprit qui nous a faits un seul corps et qui nous a régénérés; celui-ci n'a pas été

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

baptisé dans un esprit et celui-là dans un autre. Ce n'est pas seulement l'auteur du baptême qui est un, un est encore le but dans lequel nous avons été baptisés. Nous ne l'avons pas été pour former des corps différents, mais bien pour que nous gardions tous avec fidélité l'union qui fait de nous un seul corps. Cela signifie d'une manière évidente que le baptême a pour objet une parfaite unité.

2. Un est donc l'architecte, un également son dessein. Dans la pensée de l'Apôtre, nous ne devons pas simplement appartenir au même corps; nous devons être tous un même corps. Il s'applique toujours à choisir les expressions les plus énergiques. «Nous sommes tous,» a-t-il dit avec intention, ne s'excluant pas lui-même. Apôtre, je n'ai rien de plus que vous à cet égard, semble-t-il dire; vous formez le corps comme moi, je le forme comme vous, nous avons tous la même tête, nous sommes nés du même enfantement; et c'est pour cela que nous sommes un seul corps. Je ne parle pas uniquement des Juifs, non certes; les Gentils eux-mêmes, tout éloignés qu'ils sont de nous, le Seigneur a pris soin de les ramener au même corps. – Aussi Paul ne se borne-t-il pas à dire : «Nous tous;» il poursuit : «Juifs et Gentils, esclaves et libres.» Or, si nous avons été confondus dans l'unité, quand nous étions tellement éloignés les uns des autres, ce n'est pas après cette union, lorsque nous ne faisons plus qu'un, que nous aurions raison de nous laisser aller à la tristesse et à l'abatement; car il ne saurait plus exister de différence. Si le Seigneur a favorisé des mêmes grâces les Gentils et les Juifs, les esclaves et les personnes libres, comment les séparerait-il ensuite, après avoir tout fait pour les unir, quand les dons spirituels devaient cimenter cette union ? «Nous avons été tous abreuvés dans le même Esprit. Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs.» L'accès nous est ouvert à la célébration des mêmes mystères, la même table nous reçoit. – Pourquoi n'a-t-il pas dit : Nous sommes nourris de la même chair, abreuvés du même sang ? – En prononçant le nom de l'Esprit, il a désigné cette double substance, puisque c'est le même Esprit que nous puisons dans l'une et dans l'autre. Pour moi, je pense qu'il parle en cet endroit de cette venue de l'Esprit dans nos âmes, qui se produit par le baptême, avant que nous soyons admis aux mystères sacrés. L'expression, «nous avons été abreuvés,» renferme une métaphore parfaitement appropriée au sujet présent; c'est comme si l'on disait des plantes du paradis : Toutes étaient arrosées de la même source, des mêmes eaux. De même, est-il dit ici : Nous avons été tous abreuvés du même Esprit, nous possédons la même grâce.

Voilà donc que le même Esprit nous réunit et fait de nous tous un seul corps, ce que signifie clairement cette parole : «Nous avons été baptisés en un seul corps;» il nous appelle tous à la même table et nous donne la même boisson, puisqu'il dit : «Nous avons été tous abreuvés du même Esprit;» il a rapproché ceux que séparait un si grand intervalle, et tous se sont trouvés former un seul corps, dès qu'ils sont arrivés à l'unité. Pourquoi donc me parlez-vous sans cesse et sans propos de différence ? Si vous m'objectez que les membres sont différents en même temps que multiples, c'est encore un trait merveilleux, une excellence du corps humain que vous rappelez en parlant de la sorte, puisque la diversité et la multiplicité concourent à former l'unité. Il ne serait pas bien étonnant ni bien merveilleux sans cela que le corps fût un. Je me trompe; il n'y aurait pas même de corps. Mais c'est la dernière chose à laquelle Paul touchera; pour le moment, il prend les membres en détail : «Si le pied venait à dire : Je ne suis pas la main, et dès lors je ne suis pas du corps, ne serait-il pas pour cela du corps ? Et si l'oreille disait : Je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps, ne serait-elle pas pour cela du corps ?» Si, les conditions étant inégales, on n'appartenait plus au même corps, le tout disparaîtrait. Ne dites donc pas : Je ne suis pas corps, puisque j'ai moins qu'un autre. Le pied ne laisse pas d'appartenir au corps, quoiqu'il occupe un rang inférieur. Ce qui fait qu'une chose est du corps ou qu'elle n'en est pas, ce n'est pas la place à laquelle chacune se trouve; il n'y a là qu'une différence de place : c'est l'union ou la séparation qui touche à l'essence même du corps. Remarquez combien cette comparaison tirée de nos membres est ingénieuse et conforme au sujet. L'Apôtre avait dit plus haut : «J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo.» Il procède ici de même, il fait parler les membres, afin de rendre la leçon moins pénible et de la faire mieux accepter.

C'est la nature elle-même qui répond à ses auditeurs; ils restent convaincus par l'expérience et par le sentiment commun, si bien que la contradiction leur devient désormais impossible. Que vous parliez de la même façon, semble-t-il leur dire, ou que vous murmuriez, vous ne pouvez pas vous séparer du corps. La puissance de la grâce garde et conserve tout aussi bien et beaucoup mieux que la loi de la nature. Voyez de plus, comme il évite toute superfluité; il met en scène, non tous les membres à la fois, mais deux seulement et les plus éloignés l'un de l'autre : le plus digne, l'œil; le plus humble, le pied. Le pied toutefois ne s'adresse pas à l'œil, il s'adresse à la main, dont il est moins éloigné : l'oreille s'adresse à l'œil.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Comme nous portons envie non à ceux qui nous sont complètement supérieurs, mais à des positions plus rapprochées de la nôtre, l'Apôtre part de là pour établir sa comparaison. «Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? Si tout était ouïe, où serait l'odorat ?» En parlant de la différence des membres, en nommant les pieds et les mains, les yeux et les oreilles, il a soulevé la question d'infériorité et de supériorité. Voyez comme il console de nouveau ses auditeurs en leur montrant que le nombre et la diversité des membres fait l'avantage de tous et constitue réellement le corps. Si tous étaient la même chose, ils ne formeraient pas un corps. De là cette parole : «Si tout n'était qu'un membre, où serait le corps ?» Il y viendra dans la suite; mais, pour le moment, il exprime une pensée plus haute, c'est que, bien loin que le corps pût être, les autres sens n'existeraient même pas. Vous l'avez entendu : «Si tout était ouïe, où serait l'odorat ?»

3. Comme c'était encore là une cause de trouble, Paul en revient ici à la marche qu'il avait suivie plus haut. Il les avait d'abord consolés par la vue de leur avantage, il leur avait même entièrement fermé la bouche, en disant : «Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut.» Après leur avoir de même démontré maintenant que tout a lieu pour le bien, il ramène encore tout son discours à la volonté de Dieu; et voici de quelle manière : «Dans la réalité, Dieu lui-même a mis dans le corps plusieurs membres, les disposant chacun comme il l'a voulu.» Cette dernière expression, «comme il l'a voulu,» rappelle ce que l'Apôtre disait tout à l'heure de l'Esprit : «Comme il veut.» Ne vous livrez donc plus à de vaines recherches : pourquoi ceci, pourquoi cela ? Aurions-nous mille raisonnements à faire, nous n'arriverions pas à prouver que tout est bien, comme nous le prouvons en disant simplement : Comme l'a voulu le suprême Architecte, tout s'est fait; et c'est le bien qu'il a voulu. Or, si nous n'avons pas à nous préoccuper de la structure de notre corps, bien moins de celle de l'Eglise. – Comprenez encore ici la sagesse de l'Apôtre : il ne signale pas une différence provenant de la nature ou bien du genre d'opération; c'est une différence de situation qu'il signale : «Dans la réalité, Dieu lui-même a mis dans le corps plusieurs membres les disposant chacun comme il l'a voulu.» Et c'est à bon droit certes qu'il s'exprime ainsi, «chacun,» pour déclarer que tous ont leur utilité. Il ne fallait pas que vous pussiez dire que le Seigneur a disposé l'un et non l'autre; il a tout disposé selon sa volonté. C'est donc un bien que le pied soit placé comme il est, un bien pour le pied lui-même, et non pas seulement pour la tête; s'il pouvait renverser cet ordre, changer de position, alors même qu'il semblerait s'élever, il serait pour le tout une cause de perturbation et de ruine; il aurait perdu son rang, sans en acquérir un autre.

«Si tout était un seul membre, où serait le corps ? Mais dans l'état présent il y a plusieurs membres, et un seul corps.» Après avoir assez fermé la bouche aux contradicteurs en leur rappelant l'ordre de la Providence, le voilà qui raisonne de nouveau; il ne s'en tient pas toujours aux mêmes considérations, il pousse de l'une à l'autre pour varier son discours. Celui qui ne procède que par autorité, trouble les âmes, et celui qui prétend leur rendre compte de tout, leur donne des habitudes nuisibles à leur foi. Voilà pourquoi le langage de Paul, mêlant la raison avec l'autorité, évitait de répandre le trouble et l'incertitude. Aussi, quel combat il soutient, quelle magnifique victoire il remporte ! Les motifs pour lesquels ses auditeurs se persuadaient n'être pas égaux d'honneur et voir entre eux une grande différence, ce sont les preuves dont il s'empare pour démontrer leur égalité. Je dirai de quelle manière. «Si tout était un seul membre, où serait le corps ?» C'est leur dire : S'il n'existait pas entre vous une grande différence, vous ne seriez pas un corps; n'étant pas un corps, vous ne seriez pas un; vous ne seriez nullement égaux. Si vous aviez donc tous une égalité complète, vous ne formeriez pas un corps, vous n'auriez pas davantage l'unité; et comment auriez-vous donc l'égalité d'honneur ? C'est parce que, dans l'état présent des choses, vous n'avez pas tous les mêmes dons, que vous formez un corps, et que dès lors vous êtes un : aucune différence entre vous en tant que vous êtes un corps. Les autres différences sont donc précisément ce qui donne un égal droit à l'honneur. C'est pour cela que l'Apôtre ajoute : «Il y a maintenant plusieurs membres, mais un seul corps.»

Pénétrés nous-mêmes de cette vérité, chassons tout sentiment d'envie; ne jalousons pas ceux qui sont au-dessus de nous par les grâces spirituelles, ne méprisons pas ceux qui sont au-dessous; Dieu l'a voulu de la sorte. N'allons pas nous opposer à sa volonté. Si vous éprouvez encore du trouble, songez que celui qui vous est supérieur ne pourrait pas bien souvent faire votre œuvre. Sous ce rapport, tout inférieur que vous êtes, vous l'emportez sur lui; sa supériorité disparaît en ce point et l'égalité se rétablit. De même dans le corps, les choses les moins importantes remplissent un rôle important; elles portent presque toujours atteinte à ce qu'il y a de plus grand quand elles viennent à disparaître. Quoi de plus vil que le

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

poil ? Arrachez cependant les cils et les sourcils, vous avez aussitôt détruit toute la beauté du visage, l'œil même ne paraîtra plus aussi beau. Cette perte n'est rien en apparence; mais ce n'est pas la beauté seule qu'elle détruit, elle finira par altérer l'organe de la vue. Chacun de nos membres a deux sortes d'opération, l'une particulière, l'autre commune. Il en est de même de la beauté; ce n'est pas seulement une chose absolue, elle est encore relative en concourant à l'harmonie du tout. Les diverses parties semblent divisées; elles sont néanmoins tellement unies, que l'une ne saurait périr sans entraîner la perte de l'autre. Remarquez : que les yeux soient brillants, les joues gracieuses, les lèvres vermeilles, le nez droit, le sourcil largement dessiné; et bien, qu'un seul trait se dégrade, quel qu'il soit d'ailleurs, tous les autres perdent leur éclat, tous sont flétris, de beaux qu'ils étaient tout à l'heure. Retranchez seulement l'extrémité du nez, c'est la laideur qui se répand sur tout le reste, quoiqu'il n'y ait là qu'un seul membre mutilé. Cela se produira dans la main si l'ongle tombe d'un seul doigt.

4. Voyez encore dans le mouvement et l'action, retranchez le doigt même, un seul, et les autres sont comme paralysés, ils n'ont plus leur agilité propre. Puis donc que la perte d'un seul membre est une flétrissure pour tous, et que la beauté commune résulte de la conservation de chacun, ne nous enorgueillissons pas, ne méprisons pas le prochain. Un petit membre donne au grand son éclat et sa beauté, les cils ornent admirablement l'œil. On se fait donc la guerre à soi-même en la faisant à son semblable; les dommages dont on est l'auteur, on en est encore et surtout la victime. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, ayons soin des autres comme de nous-mêmes; cette image du corps, réalisons-la dans l'Eglise, étendons notre sollicitude sur tous comme sur nos membres. L'Eglise se compose aussi d'un grand nombre de membres divers, les uns plus dignes, les autres moins; il y a là les chœurs des vierges et les rangs des veuves, comme il y a les assemblées de ceux qui brillent par l'éclat d'un chaste mariage : bien nombreux sont les degrés de la vertu. Il y a des degrés aussi dans l'aumône : les uns donnent tout ce qu'ils ont, les autres ne gardent que le nécessaire et rejettent tout le superflu, d'autres encore ne prennent que sur le superflu pour donner; mais tous se prêtent un mutuel éclat, et, si le plus élevé venait à mépriser le plus humble, c'est à lui-même principalement qu'il ferait tort. Qu'une vierge rabaisse une femme mariée, elle perd beaucoup de son propre mérite. Que celui qui a tout donné, agisse de même envers celui qui n'est pas allé jusque-là, il amoindrit étrangement la valeur de son sacrifice. Et, que dis-je, les vierges, les veuves, les hommes qui se sont dépouillés de tout ? Quoi de plus humble et de plus obscur que les mendiants ? et cependant ils remplissent un grand rôle dans l'Eglise, ils lui sont un magnifique ornement en se tenant à l'entrée de ses temples; sans eux, il manquerait un complément, une perfection à l'Eglise.

Les apôtres le virent dès le commencement; aussi réglementèrent-ils avec tout le reste l'état et la fonction des veuves, poussant à cet égard le zèle et l'attention jusqu'à mettre à leur tête sept diacres. Avec les évêques, les prêtres, les diacres, les vierges, et tous ceux qui vivent dans la chasteté, je n'ai garde d'oublier les veuves en énumérant les membres de l'Eglise; ce n'est pas une destination vulgaire qu'elles ont à remplir. Vous venez ici quand vous le voulez; pour elles, c'est la nuit et le jour qu'elles y sont, s'occupant de la divine psalmodie. Ce n'est pas seulement à cause du secours qu'elles reçoivent; car, si tel était leur but unique, elles auraient bien pu s'en aller à travers l'agora et les carrefours pour mendier. Non, elles sont mues par une piété sincère. Voyez comme elles sont éprouvées au feu de la pauvreté. Jamais chez elles vous n'entendrez de blasphème, elles ne se plaignent même pas, comme le font tant de personnes riches. Plusieurs se couchent souvent sans avoir apaisé leur faim, d'autres sont constamment tourmentés par le froid; et cependant elles vivent dans de continuelles actions de grâces, elles ne cessent de louer Dieu. Leur donnez-vous une obole, elles vous remercient avec effusion, elles vous souhaitent mille biens; ne leur donnez-vous pas, loin de marmurer, elles vous bénissent encore, elles vous aiment, ayant à peine la nourriture du jour. – Elles auraient beau ne pas vouloir, me dira-t-on, force leur est de se résigner. – Et pourquoi, je vous prie ? comment osez-vous prononcer cette cruelle parole ? Est-ce donc une honte de s'occuper à des travaux qui peuvent donner un gain à la vieillesse elle-même, sans distinction de sexe ? Si leur désir n'était pas de mener une vie sainte, ne pourraient-elles pas se procurer ainsi d'abondantes ressources ?

Ne savez-vous pas combien on trouve à cet âge de femmes qui se font les instruments et les ministres des passions d'autrui, qui se livrent à tant d'autres manœuvres pouvant fournir à leur entretien et même aux délices ? Loin d'elles un tel abaissement; elles préfèrent la souffrance qui les mine au déshonneur qui flétrirait leur vie en ruinant leur salut; elles sont là tout le jour, vous préparant le remède qui peut aussi vous sauver. Le médecin qui met la main et porte le fer dans des plaies purulentes, ne retranche pas le mal avec autant d'efficacité que

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

le pauvre implorant votre charité et recevant votre aumône. Et c'est sans douleur, chose plus admirable encore, que celui-ci vous guérit, Non moins que nous, dont le devoir est de diriger le peuple et de vous prodiguer de salutaires leçons, ils vous parlent ceux qui sont assis à la porte de l'église, ils vous instruisent par le silence et la vue. Nous faisons chaque jour retentir à vos oreilles ces solennels avertissements : Ne vous enorgueillissez pas, ô homme; votre nature passe avec rapidité, n'offre aucune consistance, la jeunesse se précipite vers la vieillesse, la beauté vers la laideur, la force vers la défaillance, l'honneur vers le mépris, la santé vers la maladie, la grandeur vers la petitesse, la fortune vers la pauvreté; la vie humaine est comme un torrent impétueux, incapable de s'arrêter, roulant toujours sur sa pente.

5. Les mendiants aussi vous le disent, et bien plus encore, par leur seul aspect, par l'expérience même, la plus formelle de toutes les exhortations. Combien de ceux qui gisent dehors ont brillé dans leur jeunesse, ont accompli de grandes actions ! Combien de ces hommes contrefaits étaient autrefois remarquables et l'emportaient sur les autres par la force et la beauté ? Gardez-vous d'en douter ou d'en rire; de tels exemples sont sans nombre ici-bas. Des hommes vils et méprisés sont quelquefois parvenus au trône; faut-il s'étonner que d'autres soient tombés du faite des grandeurs dans l'abîme de l'abjection ! Le premier changement doit beaucoup plus nous surprendre, le second rentre dans l'ordre commun des événements. Ce n'est donc pas une chose incroyable que quelques-uns de ces malheureux se soient autrefois distingués dans les arts ou dans la guerre, ou qu'ils aient possédé de grands biens; nous devons plutôt les plaindre, leur accorder toute notre sympathie, et redouter pour nous-mêmes de semblables revers. Et nous aussi nous sommes hommes, sujets dès lors aux mêmes révolutions. Peut-être quelqu'un de ces aveugles qui tournent tout en dérision et savent si bien épiloguer sur les discours des autres, croira-t-il pouvoir nous ridiculiser en disant : Jusques à quand ferez-vous sans cesse défiler sous nos yeux des pauvres et des misérables, nous annoncerez-vous les calamités et l'indigence, comme si votre but était de nous réduire à la mendicité ? – Non, ce n'est pas pour vous réduire à la mendicité que je parle de la sorte, ô homme, c'est plutôt pour vous faire acquérir les richesses des cieux. Quand on parle des malades à celui qui se porte bien, ce n'est pas pour communiquer à celui-ci la maladie qu'on retrace les souffrances de ceux-là; on lui fait mieux comprendre le prix de la santé, on secoue sa négligence par la vue des malheurs d'autrui.

La pauvreté nous paraît effrayante, nous n'en prononçons pas même le nom sans frémir; et c'est précisément parce que nous redoutons la pauvreté que nous sommes pauvres, aurions-nous mille talents. Ce n'est pas l'homme n'ayant rien qui est pauvre, c'est celui qui tremble devant la pauvreté; car, lorsqu'il s'agit de revers et de souffrances, ce n'est pas sur la grandeur des maux que nous jugeons le malheur et que nous mesurons notre compassion, nous déplorons surtout le sort de celui qui ne sait pas souffrir quelque légères d'ailleurs que soient ses épreuves : celui qui sait souffrir nous apparaît digne d'acclamations et de couronnes. Qu'il en soit réellement ainsi, une chose vous le prouve : Quels sont les athlètes qu'on loue dans les combats ? ceux qui reçoivent des coups nombreux sans pousser une plainte et la tête toujours levée, ou bien ceux qui prennent la fuite dès les premiers coups ? Ne décerne-t-on pas aux premiers des couronnes pour récompenser leur noble courage, et les seconds ne sont-ils pas hués comme des peureux et des lâches ? Conduisons-nous de même dans les choses de la vie : couronnons celui qui supporte tout avec générosité, qui ressemble par là même à ce vaillant athlète; plaignons celui qui tremble devant le danger et qui meurt de crainte avant de recevoir une blessure. Dans les combats corporels, qu'un antagoniste, avant même de lever les mains, et voyant simplement l'autre qui lève les siennes, prenne aussitôt la fuite, ce n'est plus qu'un objet de risée, on le méprise comme un être incapable, sans élévation et sans énergie : ainsi seront jugés ceux qui redoutent la pauvreté, qui ne peuvent pas même en soutenir les approches.

Ce n'est donc pas nous qui vous rendons misérable, c'est vous seul. Comment le diable ne se jouerait-il pas de vous désormais, quand il vous voit frissonner et chanceler devant la simple menace, avant que vous ayez reçu le moindre coup ? Bien plus, il pourra s'en rapporter à des menaces imaginaires, il n'aura pas besoin de frapper; tout en vous laissant vos richesses, il vous rendra plus mou que la cire par la seule crainte qu'elles vous soient ravies. Nous sommes ainsi faits; s'il m'est permis de le dire, que le mal réel nous impressionne moins que la crainte dont il est précédé. Pour vous empêcher donc d'acquérir la vertu dont nous parlons, le tentateur vous domine par la crainte; la peur de la pauvreté lui suffit, il n'a pas besoin de la réalité même, pour agir sur vous comme sur une cire molle. Telle est la faiblesse de l'homme ainsi subjugué. Il est plus malheureux que Caïn, tremblant toujours sur ce qu'il possède et gémissant sur ce qu'il ne possède pas; il retient sa fortune d'une main convulsive,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

la regardant comme un esclave constamment prêt à s'enfuir; mille passions absurdes l'envahissent à chaque instant. Une cupidité sans frein, la peur aux formes si changeantes, l'anxiété, le frisson se déchaînent de toute part contre lui : c'est un navire battu par tous les vents contraires, ballotté par les ondes en fureur. Mieux vaudrait pour cet homme la mort que cette perpétuelle tempête; car pour Caïn aussi la mort eût été préférable à son perpétuel tremblement. Voulons-nous éviter ce sort déplorable, déjouons les artifices du démon, rompons ses liens, brisons ses armes funestes, fermons-lui tout accès. Si vous méprisez les biens terrestres, il n'aura plus où vous frapper, ni par où vous saisir; vous aurez arraché la racine de tous les maux, et, la racine une fois enlevée, le mauvais fruit ne saurait se produire.

Disons-le toujours, disons-le sans relâche; ce que nous gagnerons en le disant nous sera manifesté dans ce jour qui se révélera par le feu, qui vérifiera l'œuvre de chacun, dans lequel paraîtront les lampes allumées et celles qui ne le seront pas. Alors on verra quels sont ceux qui auront fait provision d'huile et ceux qui n'auront pas eu cette précaution. Puisse-t-il se faire que nul ne soit pris au dépourvu, que tous aient une charité surabondante, leur lampe allumée, et soient admis dans la chambre nuptiale ! Rien de terrible, rien d'accablant comme cette parole que l'Époux prononcera contre ceux qui seront partis de ce monde sans avoir largement secouru les malheureux : «Je ne vous connais pas.» (Mt 25,12) Plaise à Dieu que nous entendions, au lieu de cette sentence, ces mots si doux et qui combleront tous nos désirs : «Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde !» (Ibid., 34) C'est ainsi que nous mènerons une vie heureuse, et que nous obtiendrons ensuite ces biens qui dépassent tout entendement humain. Que tel soit un jour notre partage à tous, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.